

L'ŒUVRE DE  
PIERRE HAMP

---

ÉDITION DÉFINITIVE

---

ENQUÊTES

ET AVEC ÇA,  
MADAME ?

*nrf*

---

GALLIMARD







*« Le plus grand améliorateur du monde c'est l'égoïste et artificieux commerce ».*

EMERSON.



## LA MISÈRE D'ABONDANCE

Un des grands rêves de l'humanité est l'abondance. Par la prière du pain quotidien ou par la définition du pays de Cocagne, l'homme a poétisé le bonheur de ne manquer de rien, de faire bonne moisson, d'avoir grosse miche. La suffisance de nourriture fut longtemps le grand souci des gouvernements. La pénurie de grains, la famine ont été l'un des drames de l'ancienne France. La tragédie du monde moderne fut d'avoir trop de blé. L'abondance devint un fléau comme la disette.

En 1938, à la veille de la guerre qui devait mettre l'Europe en pénurie de vivres et faire tomber à famine la ration de pain, le gouvernement français ordonnait la dénaturation des céréales pour les rendre impropres à la panification. La baisse de prix due à la copieuse moisson irritait les cultivateurs. Cela n'empêchait pas l'introduction spéculative des grains étrangers, sous le prétexte que la France riche en blés tendres n'en récoltait pas assez de durs. La hausse de rendement à l'hectare due à la sélection des semences et aux engrais assurait un copieux ravitaillement dont personne ne se réjouissait. Au contraire, cette profusion créait une nouvelle misère par difficulté de vendre en produisant trop.

Aucun fruit de la terre n'a tant passionné les

hommes que le blé. Il a déterminé des massacres et des révolutions. Le hurlement de la vindicte populaire contre les affameurs retentit chaque fois que le spectre de la famine angoisse les foules. Aux périodes d'abondance, quand le cultivateur français réclame la défense douanière contre les céréales exotiques, la grande inquiétude n'est plus de trouver assez de blé pour garantir la paix sociale mais de détruire le surplus qui mène à la révolution comme faisait la rareté. Quand l'humanité réalise son vieux rêve paradisiaque de la profusion, du grenier débordant, des moissons opulentes, les raffinés se dégoûtent du pain. La médecine met la famine à la mode. L'ordonnance stipule tout ce qu'il ne faut pas manger. Et d'abord ni mie, ni croûte.

Pour quelque maladie que ce soit ou quelque crainte que l'on ait d'être malade, la formule « Pas de pain » devient une cure universelle. C'est de mode, comme furent l'orviétan, l'eau sédative. On se rallie à un engouement, une facilité de l'esprit, une paresse de la volonté. Pas d'examen : une manie. Dans un pays de céréales copieuses, des jeunes filles se livraient stupidement à la contagion pulmonaire par l'inanition. La tuberculose augmenta en même temps que la moisson. Les Docteurs « Pas de pain » ont peuplé les sanatoria. La médecine interdit l'aliment farineux en prétendant qu'il est mal boulangé, mais combien de cliniciens ont la conscience de s'instruire au moulin et au pétrin ? Il est plus facile de laisser à la farine du son que d'en ôter. Qui exige la mouture blanche ? Non le meunier, son blutage raffiné satisfait le vieux rêve populaire de la nourriture friande. Si l'on blâme le Français pour son appétit de la mie nacrée et de la croûte dorée, il faut aussi lui reprocher dans l'alimentation carnée son goût pour la volaille dont Henri IV avait fait une formule de gouvernement démocratique.



Des boulangers astucieux ont pétri des farines basses, mélangées d'issues afin d'avoir le pain médical prétendu complet. L'homme délicat ne se croit sauf que s'il croque ce que le paysan d'autrefois considérait comme le signe de la misère : la tartine noire. Cela laisse à la panification plus de bénéfice que d'employer des farines de force, car le sac de basse mouture coûte moins cher, tandis que le pain qu'on en tire se vend à un prix élevé, comme marchandise exceptionnelle conforme à la mode médicale. On fait payer au client le son plus cher que le gruau et on donne aux gens un aliment pour des cochons afin de plaire à leur fantaisie. Par le snobisme du pain noir on débitait à Paris à quinze francs le kilo des miches de la couleur d'une bordure de faire-part de décès. On oubliait la joie de bouche que fut pour la France, sous Louis-Philippe, la découverte de la boulange viennoise. En un siècle, le goût s'était perverti à une époque où il avait par l'abondance tant de possibilités de s'éduquer.

Le mépris du pain blanc prouve la transformation de l'esprit public par la profusion. L'alimentation est devenue si facile et si variée, le marché des vivres offre de si nombreuses denrées que la bonne miche n'est plus le souci principal. La revendication « gagner son bifteck » remplace la vieille imploration pour le pain quotidien. Mais vienne la guerre et la rareté des céréales qui oblige à interdire le fin blutage et à condamner les détenteurs de farine blanche, tout le monde en veut. Ceux qui dédaignaient la boulangerie délicate la recherchent et fraudent à coup d'argent pour en obtenir du mitron ou en faire chez soi. La nourriture a des caprices comme le vêtement. Chacun s'y veut distinguer. Quand rien ne manque, la mode est de maigrir. Quand tout fait défaut, on se gave. Après le pain noir du temps d'opulence, le marché

noir de l'ère des restrictions où les privilégiés demandent à haut prix la fleur de farine, alors que naguère ils n'en voulaient que la basse chèrement payée. La guerre est une éducatrice saugrenue. Elle fait pulluler le privilège auprès du sacrifice. Elle transforme la façon de penser et de manger. Les combats et la politique sont présents dans le morceau de pain et dans la pratique religieuse. La rage de jouir, la soulerie et la croyance en Dieu augmentent parce qu'on se tue. Le riche en paix qui s'imposait la pénitence du pain noir et négligeait la prière, fraude la loi pour manger de la brioche et s'agenouille à l'Eglise.

Les grandes épidémies galopantes : choléra, peste, typhus, qui causaient dans une ville des milliers de morts en une semaine, ont été remplacées par les maladies lentes : tuberculose, cancer, syphilis, qui font autant de victimes, mais à long délai de soins et de souffrances, chaque cas traité à loisir dans la tranquillité du cabinet et l'ordonnance de l'hôpital. Dans une hygiène sociale bien améliorée, malgré tant qui reste encore à faire, la Mort n'a plus les terribles ruées où elle abattait des foules. Elle ne s'en prend qu'aux individus et aux familles.

A l'infection de masse succède la contagion individuelle.

Il y a des maladies à la mode comme des vêtements. Les médecins nous mettent en garde périodiquement contre un objet ou un aliment : la multiplication des appendicites fut attribuée à la batterie de cuisine en fer émaillé, dont les minimes éclats détachés pendant la cuisson ou par les chocs du lavage se mêlaient à la nourriture et gagnaient l'appendice où ils déterminaient le pus.

L'ordonnance médicale a deux formes d'autorité : prescrire et proscrire ; elle dit ce qu'il faut prendre et ce que l'on doit éviter. L'épidémie devient mentale et corporative : elle parcourt avec plus de

rapidité que le choléra et la peste le corps médical et aboutit à l'interdiction du chocolat et à la malédiction du pain; la tablette croquante et le croissant friand, régal des enfants et commodité des goûters, deviennent des nourritures néfastes : le chocolat parce qu'il contient trop de substances, le pain pas assez; l'un est, par la concentration du cacao, un élément trop riche; l'autre, par le taux excessif de blutage, une matière exténuée. La Faculté de médecine a trouvé tant de défauts au pain blanc, y a découvert la cause de si nombreuses affections et de la débilité générale qu'un grand nombre d'ordonnances portaient naguère comme première et urgente recommandation : « Pas de pain ». Quand la pénurie du temps de guerre a enfin aboli la flûte blanche maudite par le corps médical, les docteurs ont trouvé une autre épidémie : la gale du pain, due au trop grand nombre de substances laissées dans la mouture.

Alors qu'au temps du pain blanc à foison, bluté à 65 %, les gens distingués se targuaient de n'en point manger et dédaignaient à côté de leur assiette la plus fine panification viennoise : les empereurs, les nattés, les ballons et les pistolets; la dame du monde se fit, au temps de guerre, gloire de sa provision de farine d'une blancheur de lait et offrit à ses invités du pain couleur de fleur d'oranger que la fraude lui apportait, ou des gâteaux qu'elle cuisait elle-même dans son four à gaz.

Naguère, les délicats gâtés par l'abondance, n'avaient confiance qu'en la tartine de pain complet, d'autant plus recherchée qu'on y trouvait non seulement le son mais la paille. Le fétu dans la mie était la preuve qu'on ne cédait pas à la vulgarité de croquer du friand et qu'on rendait service à soi et à la société en mâchant du noir. En pénurie on revint au blanc pour la même raison : ne pas faire comme tout le monde, ce qui prouve que ce qui

nous manque n'est point seulement la juste proportion de mouture, mais le juste taux d'esprit social, et que la profusion avait créé le dégoût de l'abondance.

#### LE MÉGOT ET LE CROUTON.

Tous les produits de la terre ne sont pas également sacrés. Parmi ceux à qui l'instruction primaire laïque et obligatoire a conféré le culte antique, est d'abord la céréale : le don de Cérès. Jeter un morceau de pain au ruisseau offense des milliers d'ans de religion et d'éducation. Les dieux, les siècles, les instituteurs et les vieilles dames se dressent. Qui ne respecte pas le pain est un impie et un scandaleux. Mais il peut cracher cinquante mégots de cigarettes par jour, les écraser du pied, les précipiter à l'ordure. Personne ne lui en fera grief. Cependant le tabac est un produit agricole comme le blé. Il contient plus de travail parce que sa culture n'est pas mécanisée. Il n'est pas récolté à la moissonneuse-lieuse. Il faut se baisser vers ses feuilles, les détacher une à une, les sécher sans brisure, en soumettre le compte au contrôle de la Régie. Quand avant la guerre de 1939, l'Etat ordonna qu'une partie de la récolte de blé serait dénaturée par le bleu de méthylène ou le noir de fumée, le grain fardé, impropre à la mouture pour panification servit à l'alimentation du bétail. Cérès fut discréditée par le don du froment aux brebis et cochons. Le mouton mange le grain entier comme fait la poule. Pour le cheval il faut l'aplatir, pour le bœuf, le moudre et le mouiller, en composer une pulpe; le porc mange n'importe quoi : farine ou grain dur. Mais tout le cheptel, sauf les gallinacés, préfère au blé l'orge et l'avoine.

Nous sommes accablés par le respect mystique de

l'épi. Notre éducation et les forces millénaires de l'esprit et de la faim nous poussent à blâmer l'enfant qui gâche le pain. Aux époques d'abondance, le cultivateur souhaite en voir détruire des tonnes, jeter le croûton comme le mégot pour affermir les cours. Le tabac a cette chance qu'on en gaspille 20 % en n'allant pas au bout de la cigarette, tandis qu'on va au dernier brin de la miche, on ramasse les miettes pour les mettre dans la soupe.

La glaneuse symbolique qui ne laisse pas perdre un épi sur le champ nourricier disparaît, tandis que le ramasseur de mégots abonde en temps de guerre, de par la rareté et le haut prix du tabac. L'hostilité médicale contre la boulangerie blanche, la mode de la maigreur dans l'abondance, diminuent la consommation du froment, céréale noble. La ferme est périodiquement appauvrie par la difficulté de vendre sa moisson. Cependant, nous restons à l'état d'esprit religieux du temps où le blé était rare, la famine possible, même quand le danger social est par la profusion et non plus par la pénurie.

Difficulté morale et nécessité économique de démolir le culte tenace de Cérès. Révolution contre tous les vieux dieux du labour et de la sueur. Le blé n'est plus sacré. On l'a bafoué au noir de fumée et au bleu de méthylène. En période d'abondance, nous restons honteux de jeter un croûton au ruisseau alors que ce serait un bienfait agricole sinon social d'y envoyer la miche. Il faut la guerre et ses terribles restrictions pour rétablir le culte de Cérès par la peur de la famine. Le monde devient si riche en vivres et si puissant en moyens de les détruire que les nations passent de la misère par abondance, à la souffrance par inanition. En temps de paix, on dénature le blé, en période de guerre on emprisonne celui qui en donne aux poules.

## LA PIPE A BLÉ.

La cigarette prend une grande importance dans la photographie. Au temps du pinceau et de la toile, on se faisait représenter avec une épée au côté, bien qu'on eût déjà l'usage du tabac à priser. Il reste, dans les musées, peu de portraits de gentils-hommes à la tabatière tandis qu'au XX<sup>e</sup> siècle les photographes nous pourvoient abondamment de figures à cigarette. Le fuseau de tabac devient indispensable à l'attitude des contemporains. S'ils n'ont de la fumée sous le nez, ils semblent mal à l'aise, ne savent quoi faire de leurs mains et quel pli donner à leur bouche.

Cela fournit la preuve de l'importance sociale prise par le tabac. Il remplace dans la politesse l'invitation à boire.

Le paquet de cigarettes est le commencement de la propriété collective. De même faisait-on avec la tabatière : « Vous en usez ? » Le tabac est de plus prompte courtoisie que la libation, la tournée : « Qu'est-ce que vous prenez ? » On n'ose pas s'y servir avant d'en avoir offert. C'est déjà une socialisation des produits, c'est aussi une œuvre d'assistance publique envers ce grand nécessaire qu'est l'Etat : un prodigue à qui l'impôt ne suffit pas. La fumée l'enrichit; offrande perpétuelle aux finances publiques.

La femme est brusquement devenue une dévote de ce culte. Par elle les recettes de la Régie augmentent de centaines de millions par an. Autrefois, une jeune fille se cachait pour fumer. Aujourd'hui, elle a sa cigarette au bord de son assiette. La femme est grandement coupable de l'enfumage des salles de restaurant, des dancings, de tous les lieux de réunion sauf l'église où la cigarette n'a pas encore osé prendre du feu à l'encensoir.

Un vérificateur des douanes à qui un industriel reprochait de ne rien fabriquer et d'être ainsi peu profitable à la nation répondit : « J'use deux paquets de cigarettes par jour. Calculez ce que je rapporte à l'État. Si tous les Français faisaient comme moi, nous serions la nation la plus riche du monde. » L'incinération d'une plante sèche est un bienfait national.

Fumer est une manie récente dans les mœurs européennes. Elle n'a pas deux cents ans. Le nombre d'allumettes utilisées pour enflammer des foyers utiles est minime auprès de celui employé à l'embrasement des cigarettes. Une bonne à tout faire allume dix fois par jour le fourneau à gaz. Monsieur, Madame et les enfants vident deux boîtes d'allumettes pour leur tabac.

L'inutilité est importante dans les mœurs. Sur les « courts » de tennis, des gens vêtus de blanc se renvoient les balles. On ne peut dire qu'ils ne font rien, en ce sens qu'ils ne gagnent pas leur pain à la sueur de leur front, mais ils suent.

Dieu le père, au temps où il était jeune, n'avait proclamé comme châtiment que de ne pas pouvoir vivre sans métier. L'homme devait semer le blé pour avoir sa tartine, ce qui paraissait pénible après le verger paradisiaque où pendaient toujours des fruits mûrs.

Jupiter, plus féroce que le dieu de la Genèse, avait condamné au travail inutile. Auprès de cela, accomplir un effort pour en retirer un profit devenait un bonheur. Sisyphe aurait trouvé sa félicité dans la peine infligée à Adam : travailler pour manger. Des législations de pays chrétiens, comme l'Angleterre, ont introduit dans leur pratique pénitentiaire l'effort inutile, vieille idée païenne. L'armée française d'Afrique a eu aussi la cruauté de faire brouetter aux soldats punis un faix de pierre pour le verser à un endroit où le condamné devait

à nouveau le recharger et le ramener; ainsi cent fois. C'est l'abrutissement de Sisyphe roulant sa roche au haut de la montagne d'où elle retombait et où il devait sans cesse la remonter. Les quarante-neuf Danaïdes, obligées de verser de l'eau dans un tonneau sans fond, pendant l'éternité sans limite comme leur récipient percé et où les siècles des siècles se perdent, ainsi que le contenu de leurs urnes dans la tonne infinie, auraient crié de joie délirante si leur sort avait été changé en celui d'Eve vouée à enfanter dans la douleur : après la douleur, elle tenait l'enfant.

Les Danaïdes et Sisyphe sont des sportifs. Ils font des mouvements vains mais trop longtemps pour que ça les amuse. Le sport inflige à ses damnés l'excès de gestes qui ne servent à rien, et mieux encore, en répand l'adoration, au lieu de l'horreur. Des foules s'excitent à regarder tourner sur piste les cyclistes des six jours de Paris, Sisyphe qui poussent leurs bicyclettes dans une cercle fermé. La roche retombe et ils recommencent.

Jupiter sportif n'avait point prévu que la malice des hommes ferait de son châtiment un plaisir d'orgueil, que les Danaïdes, Sisyphe, les tennismen et les cyclistes battraient des records, joueraient à qui porterait plus vite le plus grand nombre de seaux d'eau dans le tonneau, à qui ferait dans le moindre temps le plus grand nombre de tours de piste.

La misère d'abondance a imposé au moissonneur l'effort perdu, par la dénaturation de la récolte alors que se maintient l'idée primitive du blé sacré. L'incendier a toujours paru un acte criminel, tandis que consumer du tabac est une pratique correcte.

Le drame est dans la noblesse du blé et dans son avilissement commercial. Le paysan reste persuadé qu'il sauve le pays par la moisson. L'Académie de



Médecine est plus agressive contre le boulanger que contre le bureau de tabac. L'école primaire enseigne toujours le respect mystique de la céréale. Si l'on mettait le blé dans les pipes comme on y met l'herbe à fumer, l'incinération des moissons deviendrait un acte normal, bienséant, photographié.

Ce qui distingue notre époque sans cependant l'honorer, c'est qu'elle manque de moyens de distribuer et non de produire. Nous avons trop d'une certaine intelligence, pas assez d'une autre; il nous reste encore beaucoup à faire pour nous débarrasser de notre effort dont nous sommes écrasés. Ce qui, commercialement, peut s'énoncer ainsi : « Quand vous créez la marchandise, créez le client. »

#### LE STRAPONTIN DANS LE CARBURATEUR.

Les contes de Perrault enseignent les rêves d'une époque. Au dix-septième siècle chacun désirait l'abondance. Le conteur lui donne une forme fabuleuse. Le coup de baguette de ses fées distribue les châteaux, les laquais et les carrosses. C'est le temps de la perruque copieuse et du grand déploiement de tissu dans les costumes. On ne ramène pas le vêtement aux limites du corps humain; on l'en écarte par les rubans, les pans flottants, les larges emmanchures. Les chapeaux des hommes sont emplumés. Beaucoup d'étoffe sur soi, beaucoup de blé dans le grenier, conditions de la tranquillité de l'esprit. On se pourvoit largement. Les palais ont du domestique et les carrosses six chevaux.

Dans le logement, le transport, le vêtement, la nourriture, l'homme recule loin de lui la limite de la nécessité. L'aventure de Cendrillon est l'enchantement populaire : changer les souris en perchérons, les haillons en broderie d'or, les mesures en Louvre.

En période de crise industrielle la fée serait fort embarrassée de ses dons :

— J'ai beaucoup de châteaux, dirait-elle, dont je ne sais que faire. Personne n'en veut.

Autrefois, ils ne suffisaient pas à contenter tout le monde. On en faisait en Espagne. Pendant le marasme commercial, beaucoup de ceux qui existent sont inhabités. Les murs se dégradent, les escaliers croulent, les araignées remplacent les tentures de brocart. Cendrillon courant en short sur un court de tennis dirait à sa féérique marraine :

— Rends-moi mes souris. Reprends ton carrosse. Donne-moi une 5 C.V. avec strapontin dans le carburateur. Je n'entrerai plus dans un château. Ce genre d'habitation exige trop d'entretien. Un petit appartement de trois pièces me suffit, sans femme de chambre, même pas une bonne à tout défaire. Salle de bains en céramique rose. Electricité non seulement pour la lumière mais pour la cuisine et les travaux de ménage, eau chaude courante, chauffage central, vidange automatique des ordures, ascenseur qui gicle; le temps de me déganter une main et me voilà à mon cinquième ensoleillé avec jardin sur le balcon. C'est beaucoup mieux qu'un parc. Quatre caisses de bois peintes en vert suffisent à m'entourer de fleurs.

La fée Abondance est devenue une gêneuse. Elle nous gêne la vie. On lui reproche qu'il y ait trop de tout. Cendrillon Princesse ne mange plus de pain; elle grignote quelques biscottes; elle ne boit pas de vin; elle habite dans trente pieds carrés; elle s'habille en petit métrage. A une époque où le monde fournit une profusion que jamais on n'a vue, Cendrillon aime la restriction. Ainsi elle tue des métiers. Dans les morceaux du bâton cassé de la fée, il y avait des foules au travail.

Si nous simplifions beaucoup de choses, nous maintenons la complication de la vie par l'inven-

tion des détails du bien-être. L'appartement trois pièces de Cendrillon qui ne veut plus être princesse est mécanisé, électrifié. Elle n'a jamais tant eu besoin du monde entier pour vivre car il lui faut sa banane, sa tranche d'ananas; elle fume plus que ses aïeules n'ont prisé; elle a un chien pékinois, des laques chinoises, elle étend sur son fauteuil de cuir d'Argentine un sampot du Cambodge. Elle a remplacé le piano par la T. S. F. mais elle change d'appareil tous les ans et s'en sert dix fois par jour pour écouter Prague ou Moscou alors que le Pleyel de son enfance lui venait de sa grand'mère et qu'elle en jouait une fois par semaine.

Elle simplifie, mais elle use. Le téléphone a remplacé la fée. Il est le grand sorcier. A quoi bon un manuel de recettes selon Carême et Urbain Dubois alors qu'il n'y a qu'à appeler le porte-en-ville et mieux encore, à retenir une table au restaurant?

Le bâton de la bonne fée n'a jamais eu la profusion des communications des P. T. T. :

« Allo : Ségur?... deux fauteuils pour ce soir. Marcadet? Livrez une voiture. Opéra?... J'attends ma robe. Bastille?... Envoyez-moi l'ébéniste. Etoile?... une glace framboise. Archives?... vous avez de nouveaux disques de béguine? »

Cendrillon est aussi coquette, gourmande et glorieuse qu'autrefois en sortant de misère, mais elle ne veut plus se fatiguer pour cela. Elle se livre aux fournisseurs. On lui a donné l'habitude du caprice d'habit aussi bien pour sa literie que pour sa toilette : « Vous désirez des draps blancs? Mais nous en faisons en rose. » Alors elle en a demandé en corail, en tango, en parme. On a inventé pour elle des couleurs inattendues qui ont des noms de villes, de danse. Cela lui a permis de supprimer l'armoire. Pas de stock, pas d'abondance. Elle n'a plus qu'un fil sous sa robe, une combinaison qui va du pli des genoux à la pointe

des seins, dont on est fière car ils sont mignons. Le temps des appas est fini. Il faut maigrir. Pas plus de chair que de linge; ce qu'on en porte tient dans la main comme autrefois un mouchoir. Elle n'en garde pas beaucoup dans ses tiroirs car une année on met du soir d'Opéra et la précédente c'était du matin au Bois.

La fée Fabrication, plus puissante que celle des contes de Perrault, a rendu la cliente si instable qu'elle ne sait plus ce qu'elle veut et tout d'un coup ne veut plus rien que garder son argent, ce à quoi Cendrillon Princesse n'avait jamais pensé, car elle était la bonne cliente, contente de tout et n'ayant jamais assez; exactement ce qui convient pour la fée Fabrication, car aujourd'hui c'est Cendrillon qui doit sauver la Fée; à moins que ne vienne la guerre qui met en misère et famine tout le monde.

Après la nouvelle peine d'avoir trop de tout, revient l'ancienne de manquer de tout. Si le chômage a compté en certains pays autant de millions d'hommes qu'aurait pu en mobiliser la guerre, c'est qu'on ne savait plus quoi faire de l'acier, de la houille, du blé, du caoutchouc, du cacao, du café. L'insécurité fut par l'abondance, non par la disette. Misère de richesse et non plus misère de pénurie. La vieille idée du travail-châtiment est renversée. L'homme a tellement gagné son pain à la sueur de son front qu'il risque de ne plus avoir de quoi manger. Plus il y a de marchandises qu'on ne parvient pas à vendre, moins on distribue de salaires pour en fabriquer de nouvelles, et moins le travailleur dispose des moyens d'acheter ce dont on ne sait que faire tellement il y en a. La richesse ne signifie plus la prospérité puisque l'abondance est un aussi grand fléau que la disette. On est pauvre de trop posséder. Donc réduction du travail pour moins fabriquer.

Cela fait du chômage une institution aussi orga-





L'ŒUVRE DE  
**PIERRE HAMP**

ÉDITION DÉFINITIVE

(Volumes parus)

LA PEINE DES HOMMES

GLÜCK AUF  
LE CANTIQUE DES CANTIQUES  
IL FAUT  
QUE VOUS NAISSIEZ DE NOUVEAU  
NOTRE PAIN QUOTIDIEN  
MARÉE FRAICHE. VIN DE CHAMPAGNE  
LE LIN  
LE RAIL  
LE TRAVAIL INVINCIBLE  
MOTEURS  
MES MÉTIERS  
L'ATELIER DU QUART DE POIL

246

ENQUÊTES

PERDU DANS LE GRATTE-CIEL  
GUEULES NOIRES  
ET AVEC ÇA, MADAME?

GENS

BRAVES GENS DE FRANCE  
GENS DE CŒUR

*nrf*